

«Mettre un élève en échec incite à l'incivilité»

SCOLARITE. Des spécialistes se réunissent samedi à Lausanne pour discuter de l'autorité à l'école. Le sociologue Walo Hutmacher lance les débats.

José Ticon

Ils menacent l'autorité de l'école. Malmèment parfois leur enseignant par des insultes ou par des coups. Face à ces quelques élèves, les maîtres ne savent comment réagir et les parents s'inquiètent. Une journée a été mise sur pied afin de mieux comprendre ce phénomène. Et de pouvoir agir. Le Syndicat des enseignants romands consacre samedi ses assises au thème brûlant de l'autorité à l'école. Plus de 330 maîtres, politiciens ou parents convergeront vers l'Université de Lausanne pour y participer. Une intervention de Walo Hutmacher ouvrira les débats. Le sociologue, ancien directeur du Service genevois de la recherche en éducation, est aussi, entre autres, l'un des initiateurs, au niveau international, des études comparant les performances des élèves de 15 ans en lecture, mathématiques et sciences.

Le Temps: La crise de l'autorité à l'école, impression ou réalité?

Walo Hutmacher: Une enquête menée en 2005 à Berne auprès de 600 enseignants primaires montre que 3% des classes sont considérées comme très difficiles. Les chiffres disponibles indiquent un cas d'élève difficile pour 20 ou 25 élèves. Ce n'est pas énorme car placer 25 jeunes dans un espace clos et supposer l'absence de conflit d'autorité serait bien naïf.

Mais je constate aussi une inquiétude croissante des parents. Ils s'alarment beaucoup plus qu'avant des incidents qui se déroulent dans la classe de leurs enfants. La crainte pour l'avenir les pousse à intervenir sitôt qu'un cours est interrompu par un chahut. On parle plus des incivilités, car on y est plus sensible. Et cela donne l'impression qu'il y a une crise de l'autorité. Les faits à disposition ne confirment pas cette impression.

- Quel est le profil de l'élève «difficile»?

- En simplifiant, on peut dire que ce sont majoritairement des garçons de milieux sociaux défavorisés. Ils éprouvent des difficultés à suivre l'enseignement et se sentent l'objet de mépris. Ils ne voient souvent pas le sens de leur présence en classe et engagent leur intelligence pour fronder l'enseignant.

- Certains de ces élèves vont jusqu'à frapper des enseignants, l'autorité en classe s'est-elle dégradée?

- Difficile à dire car on n'a pas de points de repère chiffrés. Les cafés du commerce n'en finissent pas d'évoquer la baisse du niveau des élèves ou l'augmentation de la violence à l'école. Il faut rester prudent; la tendance à diaboliser l'époque présente et à mythifier le passé est endémique. De nombreux historiens en attestent.

- Pourquoi certains élèves refusent-ils l'autorité de l'école?

- Le respect de l'autorité change en résonance avec les transformations profondes qui agitent notre société. Dans les familles, l'exercice de l'autorité est devenu plus participatif, on négocie! L'imposition de règles sans discussion préalable perd du terrain. Si l'école impose trop de règles vides de sens du point de vue de l'élève, il va y avoir résistance. Il est aussi essentiel que chaque élève ait une bonne image de soi. Apprendre est un travail. Pour réussir et faire les efforts nécessaires, les encouragements jouent un rôle important. Placer un élève dans une voie disqualifiée ou le mettre en échec risque d'inciter à l'incivilité. En amont de la classe, le prestige de l'école et des autres

institutions publiques souffre aussi de la mondialisation qui ronge les souverainetés et les identités nationales.

- L'école a-t-elle encore assez d'autorité pour jouer son rôle de transmission du savoir?

- Elle n'est en tout cas plus le lieu unique de diffusion du savoir. Et elle n'a pas le contrôle sur ce qui entre dans les têtes par toutes sortes d'autres canaux. Les élèves apprennent au contact de divers médias. C'est une transformation majeure. Pourtant, le fonctionnement des écoles reste le même, on structure le savoir par périodes de 45 minutes, des rangs sont formés en face d'un enseignant qui professe, on répartit les élèves en filières dès la fin du primaire. Et on pense trop souvent que la connaissance s'impose d'elle-même.

- Alors, comment transmettre les connaissances?

- On ne peut pas faire boire un âne qui n'a pas soif. Il faut du désir et de la volonté pour apprendre, au minimum le désir de faire une bonne note. Sur les milliers d'élèves qui se massent chaque matin à l'entrée des écoles, il paraît normal, comme dans tout lieu de travail, que les conditions de travail rebutent certains. Imaginer imposer une même pointure de chaussures à tous serait absurde, il en va de même avec notre modèle d'école. Elle ne convient pas à tous. Autrefois, on disait «l'agriculture manque de bras» et on abandonnait les cancre à leur sort. Aujourd'hui, les résultats pèsent plus lourd qu'avant sur la réussite professionnelle. Dans ce contexte, il n'est pas étonnant aussi que les parents soient beaucoup plus sensibles à la justice dans la classe. Les mentalités évoluent plus vite que l'école.

- Faut-il réformer l'école?

- L'autorité suppose que l'élève reconnaisse la compétence de son enseignant. Et ait confiance en lui. La réunion des deux augmente la probabilité d'obéissance. Mais cela se passe du côté des élèves. La formation des enseignants prépare-t-elle assez à l'exercice de l'autorité avec les élèves d'aujourd'hui?

On ne pourra sans doute pas faire l'économie de repenser l'organisation des écoles. Horaires, regroupements des élèves en filières, contenus à apprendre, méthodes d'enseignement, autant de chantiers à empoigner si l'on veut donner du sens et renforcer le goût d'apprendre des élèves. Et rétablir l'autorité de l'école.